

Franco a tout préparé pour sa succession

(De notre env. spéc. perm. Michel CHAUDE.)

MADRID, samedi.

Le général Franco ne se remettra pas des graves complications survenues après sa phlébite. Cette impression dicte les réactions des Espagnols, faites à la fois d'inquiétude et de relative confiance. Inquiétude parce que la mort du Caudillo c'est un peu la disparition du père, sévère mais protecteur. Relative confiance, parce que la succession est assurée, même si celui qui aura la charge de diriger le pays n'a pas encore eu l'occasion de faire ses preuves. En tout cas, à Madrid, les gens, généralement ouverts et bavards, font peu de commentaires et restent à l'écoute de la radio et de la télévision.

Hier, les quotidiens de Madrid et de Barcelone ont lancé édition sur édition. Colles-ci se sont arrachées. Avec pessimisme, une agence espagnole de nouvelles a donné dans la nuit une immense biographie de Franco. Le gouvernement essaie cependant de donner une impression de tranquillité et insiste sur le fait que la décision historique et personnelle de Franco de se faire remplacer à titre provisoire par le prince Don Juan Carlos assure la paix, l'ordre et le progrès et qu'il n'y a rien à craindre pour l'avenir. Mais en même temps ces mêmes sources officielles n'osent plus donner de nouvelles rassurantes sur la santé de Franco.

Vers 10 heures, dans la matinée de vendredi, Franco a eu sa première hémorragie

LE PRINCE JUAN CARLOS N'A CONNU L'ESPAGNE QU'À L'ÂGE DE 18 ANS

MADRID, samedi.

A peine promu chef de l'Etat par interim en raison de la maladie du général Franco, le prince Juan Carlos a accompli hier soir son premier acte officiel en signant le texte d'une déclaration hispano-américaine élaboré il y a quelques jours par Kissinger et son collègue espagnol M. Pedro Cortina.

Ainsi donc à 36 ans, Don Juan Carlos de Bourbon vient de franchir la seconde des étapes qui le conduiront la tête de l'Espagne à la mort du Caudillo. La première avait été le fait de Franco lui-même, lorsque celui-ci, le 22 juillet 1969, avait fait approuver par le Parlement la nomination du prince comme « successeur à titre de roi ».

Que de chemin parcouru, depuis ce jour de décembre 1934 où le général Franco, après une rencontre avec le comte de Barcelone, père de Don Juan, autorisait le jeune homme au regard triste à venir faire ses études en Espagne. Ainsi le futur roi d'Espagne n'a-t-il connu son pays qu'à 18 ans.

Né à Rome en 1936, le petit-fils d'Alphonse XIII (dernier roi d'Espagne) appartient donc à une génération qui n'a pas connu la guerre civile. Aussi peut-il à bon droit se présenter comme un homme que les querelles du passé ne concernent pas, et qui sera le roi de « tous les Espagnols ». Malgré sa fidélité envers le caudillo (auquel il devra sa couronne) le prince passe pour un libéral, ouvert à tous les courants d'idées. Ses études furent essentiellement militaires — il est notamment titulaire d'un diplôme de pilote de l'armée de l'air — mais il a également fait « sciences Po » à Madrid et il parle parfaitement plusieurs langues, dont le français. Marié depuis mai 1962 à la princesse Sophie de Grèce, Don Juan Carlos est père de trois enfants.

gastrique, peu après que le Premier ministre, M. Carlos Arias, fut venu lui rendre visite avant d'aller présider un Conseil des ministres ordinaire. Les complications que les médecins craignaient ces jours derniers s'étaient produites : le traitement énergique à base d'anticoagulants avait provoqué un vomissement de sang. M. Carlos Arias, apprenant l'aggravation de la santé de Franco, interrompit à midi la réunion de cabinet pour retourner à la clinique. Pendant ce temps, Franco avait eu une seconde hémorragie et reçu une transfusion de sang.

Visage grave

Le Premier ministre conversa durant deux heures avec le chef de l'Etat qui n'avait pas perdu sa lucidité. Le prince Don Juan Carlos fut appelé. Franco donna aussi des ordres au ministre de l'Intérieur et au chef de la région militaire de Madrid pour le maintien de l'ordre. C'est ainsi que Franco adopta « la décision historique » de céder les pouvoirs qu'il avait assumés de manière ininterrompue depuis le 1er octobre 1936, date où les généraux nationalistes réunis à Salamanque, le proclamèrent chef de l'Etat, généralis-

sime des armées et Caudillo du mouvement national.

Un peu plus tard, la santé de Franco sembla s'améliorer et les médecins communiquèrent un bulletin pour annoncer que l'hématémèse du chef de l'Etat avait cessé. Mais les visages graves du marquis de Villaverde — gendre de Franco — et de M. Arias, qui s'était rendu pour la troisième fois à la clinique, donnèrent l'impression que Franco était dans un état grave. Dans la soirée, le prince revint à la clinique pour informer Franco qu'il avait signé la déclaration qui ratifie l'alliance militaire et économique avec l'Espagne et les Etats-Unis. Au même moment, le président Nixon signait cette même déclaration à San Clemente (Californie). C'était le premier acte officiel du prince en temps que chef d'Etat. Un épisode mais aussi un symbole.

Dans le même temps, les dirigeants socialistes et communistes, les deux grands partis de l'opposition clandestine, donnaient des instructions à leurs militants pour qu'ils ne fassent rien qui puisse servir de prétexte à une répression.

« Nous ne devons pas donner des armes à l'extrême droite en ces heures difficiles », disait à Madrid un leader socialiste.

Le comte de Barcelone (père de Juan Carlos) a dit: « Mon fils est l'héritier de Franco, pas des Bourbons »

(De notre envoyé spécial Eugène MANNONI.)

ESTORIL (Portugal), samedi.

Le maître d'hôtel arbore au revers de sa veste blanche une couronne brodée. Il veille à Estoril, la grande plage près de Lisbonne, sur la villa « La Giraldia », résidence du comte de Barcelone, père de Don Juan Carlos, successeur désigné du général Franco, prétendant au trône d'Espagne.

Les volets de « La Giraldia » sont clos. Le comte de Barcelone, son épouse, sa fille, son secrétaire privé, voquent depuis 48 heures à bord d'un yacht en direction de Gibraltar. Ils sont partis « en croisière en Méditerranée ». C'est de leur yacht le « Santa Lucia » qu'ils suivent par radio les nouvelles d'Espagne.

Etrange destinée — mais qui pourrait la dire accomplie? — que celle du comte de Barcelone. Dirait-on plus tard que, fils de roi et père de roi, il n'aura lui-même jamais régné?

Un libéral

Il aurait succédé à son père le roi Alphonse XIII si la monarchie n'avait pas été renversée en 1931 et peut-être aurait-il pu retrouver le trône des Bourbons promis à son fils s'il n'y avait eu entre lui et le franquisme une sorte d'allergie mutuelle et insurmontable.

Agé de 61 ans, le comte de Barcelone n'a en effet jamais caché son peu de goût pour le régime du général Franco. Plutôt que vivre en Espagne il a choisi de résider au Portugal comme tant d'autres rois ou prétendants royaux.

Dans cette Espagne où il existe plusieurs manières d'être monarchiste où les uns mettent tout leur espoir dans Don Juan Carlos, ou d'autres (les carlistes de Navarre) ne voient d'autres héritiers légitimes des rois d'Espagne que Don Carlos Ugo de Bourbon Parme, le

comte de Barcelone a lui aussi ses partisans.

Le fait qu'il ait pris ses distances à l'égard du régime franquiste, sa réputation de libéralisme font qu'on l'a surnommé à Madrid « le roi des républicains ».

Le comte de Barcelone — Juan comte de Barcelone — a pourtant rencontré, il y a fort longtemps, le général Franco. L'entrevue s'était déroulée à bord d'un yacht. C'est au cours de cette rencontre qu'avait été décidée, ou que le général Franco avait décidé, l'accession au trône d'Espagne après sa mort, du fils du comte de Barcelone, Don Juan Carlos.

On attribue au comte ces mots abrupts :

« Mon fils n'est pas l'héritier des Bourbons. Il n'est que l'héritier au général Franco ».

Trois semaines, le 24 juin dernier, il a évoqué « les jours chargés de graves problèmes qui se rapprochent de l'Espagne » et il a prononcé ces mots qui méritent attention :

« Depuis que j'ai accepté la succession de mon père et la responsabilité, à laquelle je ne saurais renoncer, de la dynastie des Bourbons, j'ai toujours cherché à incarner avec dignité l'institution monarchique, pour qu'elle puisse, tout venu, être utile à la nation. J'ai toujours désiré que ma personne ne soit pas un motif de discorde entre Espagnols ».

Mais d'ajouter : « J'ai des devoirs dont je ne saurais me décharger. Je dois veiller à ce que la monarchie remplisse sa fonction d'arbitrage et de pacification. » Un de ses amis commente : « Il reste roi même en exil. »

I
v
r
v
S
n
ic
si
Pi
z
m
le